



*L'Autruche aux yeux clos*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Adolescence*  
*Céleste Ugolin*  
*Clara des jours*  
*Monsieur Jean ou l'amour absolu*  
*Sérénade à quelques faussaires*  
*Smeterling*

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

*L'Autruche aux yeux clos*

Suivi de  
*De l'Empereur de Chine à l'Autruche aux yeux clos*  
par Jacques SIMONELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions  
Au Sans Pareil à Paris en 1924.

© Éditions Allia, Paris, 1993, 2022.

C'ÉTAIT un étrange désert aux confins du Mexique. On y accédait par des pentes de plus en plus mornes, cependant remplies d'un triste charme, de sorte que le voyageur qui s'aventurait dans ces parages se sentait pris par une espèce d'enchantement amer et de poésie désolée qui le conduisaient peu à peu au seuil de l'étendue déserte; mais il ne pénétrait pas plus avant. Une horreur sans nom le tenait courbé en deux, la main sur le foie, les yeux à demi fermés, puis il tournait bride et dévalait les pentes qu'il avait gravies avec mélancolie, et ne s'arrêtait qu'au premier village où l'odeur des piments frits chassait à l'instant son épouvante.

On ne sait pas pourquoi les Indiens appelaient ce désert : Désert de la Petite Joie. Il s'étendait sur un immense plateau qui devait lui-même être dominé par un volcan; on voyait parfois à l'horizon apparaître des colonnes de fumée, et le vent qui passait aux soirs d'orage laissait tomber une fine pluie de suie. Le sol ondulé était uniformément noir, et sans autre végétation que celle de grands cactus noirs, en forme de cierge, très hauts, épars et assez régulièrement distants les uns des autres d'environ trois cents mètres, comme si une loi botanique en eût réglementé le voisinage. Ces cierges semblaient porter à leur sommet une flamme penchée sur le côté. C'était leur fleur unique et éphémère, qui répandait une odeur d'urine fraîche telle, que l'air affadi provoquait aux alentours des hoquets proches du vomissement.

Au-dessus de ce désert il n'y avait pas de ciel. Pas plus de ciel qu'on n'en voit dans une cave sans lumière,

ou la nuit en fermant les yeux. Cependant il y faisait jour comme partout ailleurs. Mais il n'y avait pas de ciel; on n'avait aucunement l'idée du ciel; et de cette manière on perdait une partie de la notion de sa propre pesanteur. Le sol était couvert d'une épaisse couche mouvante de grosses sauterelles noires dépourvues d'ailes. On marchait sur elles sans les écraser, de sorte qu'on avançait très vite comme en glissant. Les distances n'avaient plus l'importance qu'elles ont ailleurs : on pensait entrer dans de longs siècles pleins de calamités, d'épidémies, de guerres et d'inondations.

Dans un désert habituel règne le silence. Là régnait le bruit. On ne voyait rien remuer même par grand vent; on ne savait d'où provenait le bruit sec, continu, sans heurt ni variation, comme si un archet circulaire eut fait vibrer une ardoise.

Dans les landes voisines du désert, parmi les buissons de lentisques et les araucarias, voltigeait un oiseau rougeâtre qui n'était pas pour rien dans le charme trompeur et engageant auquel se laissait prendre le voyageur. C'est l'oiseau Non, appellation donnée par les Indiens : il s'approche de l'étranger et posé sur la longue épine d'un palmier, il secoue la tête et a l'air de dire : Non. Puis il va plus loin, effleurant de l'aile les herbes à grelots au bruissement si triste. Bien entendu l'homme suit l'oiseau afin de voir s'il ne va pas lui dire oui, Non, fait l'oiseau sur les buissons de plus en plus rares. Puis au sommet de la lande, déjà sur le plateau, il pousse un cri qui ressemble au son d'une roue de brouette mal graissée. Un instant son cri est tel qu'il rend le bruit du désert semblable au silence, puis diminue et s'éloigne avec la bête. Et le désert montre sa présence unique.

Dans un riant vallon voisin de la Petite Joie, se trouve une sorte de grand caravansérail généralement fréquenté par les curieux de sensations rares. Il faut dire que les sources toutes proches passaient pour contenir naturellement de la cocaïne. Les effets paradisiaques dispensés par leurs eaux causaient un préjudice aux charmes mystérieux des abords de la Petite Joie. Les rares pensionnaires de l'hôtel qui s'aventuraient jusqu'au seuil du désert, en redescendaient si terrifiés qu'ils oubliaient de prendre leur bagage et de régler leur note. L'horreur les emportait en des lieux plus civilisés.

Pourtant une jeune femme qui séjournait à l'hôtel depuis deux mois accomplissait journellement le trajet redouté. Blonde, de taille moyenne, mince, élégante, elle ne parlait à personne sauf pour le nécessaire. On ne savait rien d'elle. Arrivée avec toute une caravane qui n'avait pas tardé à prendre congé, elle était restée seule, sans visite, et sans courrier. Le registre des voyageurs portait de sa main : Marie Azote, de Lausanne, vendeuse. Chaque jour, elle quittait l'hôtel, se dirigeait vers la Petite Joie, et ne revenait que le soir, l'air las et découragé. Le patron, un gros Mexicain borgne, affirmait qu'elle était guidée par une manie incurable.

En réalité, voici ce qui se passait. Elle gagnait le désert et s'y engageait sans s'attarder à la lisière sinistre. Elle ne paraissait ni entendre le cri de l'oiseau Non et le bruit étrangement continu, ni voir les longs cierges aux fleurs penchées, ni s'étonner lorsqu'une grosse saute-relle au bond silencieux tombait sur sa joue et tentait de la mordre. Elle chassait la bête d'un geste presque aimable, et était aussi à son aise qu'une Parisienne traversant la rue de la Paix. Deux heures après son entrée dans le désert elle y marchait encore, sur la couche

élastique et vivante, se dirigeant sans y prendre garde. De temps à autre elle regardait sa montre comme une personne qui craint de ne pas arriver à l'heure, et se pressait un peu en apercevant à une certaine distance, sur une légère élévation, un point qu'elle ne tardait pas à atteindre : c'était, si étonnant que cela paraisse, un petit chalet en planches vernies, carré, avec un toit élégant, et un écriteau au-dessus de la porte. Sur l'écriteau, en belle anglaise, le mot : Parfumerie.

Les volets enlevés, le chalet apparaissait comme une jolie boutique avec une devanture pleine de flacons, de boîtes, de sachets et de petits pots derrière une grande glace. Marie Azote retirait son chapeau et le voile qui protégeait son visage, se poudrait, mettait un peu de rouge à ses lèvres après examen devant un miroir. Puis elle attendait. Comme l'attente se prolongeait, elle finissait par prendre un livre et se plongeait dans sa lecture, ou parfois inventoriait sa marchandise, rangeait ses flacons, ou époussetait sa machine à écrire.

Le soir personne n'avait traversé le désert et la porte de la parfumerie ne s'était pas ouverte. Mélancolique sous le crépuscule, Marie Azote regagnait le caravansérail, sans se soucier de la curiosité hébétée qui accueillait son arrivée. Le lendemain, de bonne heure, elle accomplissait le même trajet, pleine d'espoir à l'aller, sans joie au retour. On l'eût bien étonnée si on lui avait démontré l'inutilité de sa fatigue. Vendre des parfums et des produits de beauté aux égarés du désert, c'est un but dans la vie, qui dispense de tout raisonnement.

TROIS voyageurs cheminaient au sud du Texas et parvenaient à la frontière mexicaine. Ils contournèrent le volcan Volcan et se trouvèrent devant le désert de la Petite Joie.

Boy Hermes voyageait avec ses amis, un Nègre et un Chinois, chargés de le guider bien qu'ils ne connussent pas le pays qu'ils traversaient. Ainsi étaient-ils sûrs de ne pas s'égarer. Devant le désert Bill The et Nu-Un furent d'avis de rebrousser chemin. Boy Hermes ne voulut rien entendre à cause de la peur qu'il éprouvait en parcourant les lieux déjà connus. Le couteau de la guillotine tombe lorsqu'on traverse une rivière familière ou qu'on regarde la tour de Pise. Un désert est une contrée où il n'y a personne. C'est un mauvais lieu de tentation. Tous trois errèrent pendant quelques jours et campèrent sur place. Ils passèrent leur temps à jouer, et ne regardèrent ni devant ni derrière eux.

Ils jouèrent particulièrement la nuit jusqu'à ce que la fatigue leur fermât les yeux. C'est que Hermes redoutait le silence de la nature, le beau silence des poètes et des amoureux coupé de chants d'oiseaux et d'étoiles filantes. Une occupation où n'avait aucune part la liberté de l'esprit pouvait seule combler le vide. Il jouait à un jeu de hasard, de préférence avec des dés, au poker d'as, aussi longtemps que des circonstances indépendantes de sa volonté ne l'en détournaient pas.

Un matin il se réveilla avant ses compagnons. Cela lui était désagréable. Il les aperçut près de lui dans la position ridicule du sommeil. Bill avait les paupières soulevées et les yeux révulsés. Nu-Un, les lèvres

entrouvertes, souriait d'un sourire de mort serein. Seule une grosse mouche verte affirmait sa vie mais en prolongeant l'équivoque.

Hermes prit son revolver brusquement. Toutefois il hésita dans le choix de la cible. Le Nègre ou le Chinois? Puis il secoua ce désir subit et siffla bruyamment entre ses doigts. Les dormeurs dressés en sursaut s'effarèrent devant le visage de Hermes dont la peau semblait transparente et changeante comme celle d'un caméléon.

– On s'en va. Désert.

La première journée fut monotone. Pas d'épouvante ni même d'étonnement. Boy Hermes entra dans le bruit de la Petite Joie comme dans un bain. Un morceau d'ancien journal retrouvé dans sa poche lui donna les détails attrayants d'un assassinat de vieille femme à Saint-Ouen. Puis il compta les pas de son cheval et les cierges en fleurs qu'il rencontrait.

– J'ai peur, dit Bill. J'ai peur que derrière chaque arbre se cache un rat. Mes ancêtres de la Côte-d'Ivoire l'appelaient le rat Pipi. C'est un rat qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais, parce qu'il se cache derrière l'arbre et tourne autour du tronc pour se dérober au regard.

– Comment sait-on qu'il y a un rat?

– On le sait. On le sait bien puisqu'il existe.

Le second soir Boy Hermes ne pouvait plus supporter le bruit de la Petite Joie, égal et sans intermittence. Et il ne put plus le supporter parce qu'il ne l'entendait plus, et le prenait pour du silence. Et dès que le silence lui apparaissait, il ne sentait plus le sol sous ses pieds, il avait froid, et une sorte d'œil lumineux animé d'un mouvement rotatif se superposait à toute image

présente. Et le regard de l'œil disait : – Rien – Puis à la place de l'œil il voyait son propre visage, mort.

Ce n'est pas qu'il trouvait la vie belle. Il ne la trouvait pas plus belle que laide. Elle était pour lui insupportable. Ce qu'on appelle la vie lui était quelque chose d'odieux – toute action morale ou physique, toute affirmation. Ne pas savoir, ne pas sentir, n'avoir conscience de rien, le sommeil sans rêve, voilà ce qu'il aimait, c'est-à-dire la mort. Mais pour mourir, il faut se tuer, ou se faire tuer. L'idée de la mort exalte la vanité de l'action, et rend plus amer le désespoir. Et le passage, le passage – Hermes n'avait pas de courage. Il évitait de songer à la mort pour ne pas se rendre plus apparente cette absence de courage. Lorsqu'il la voyait pointer au fond de lui, il la déroba à sa vue en s'enveloppant d'une petite vapeur artificielle. Dès qu'il ne la voyait plus, il se sentait rassuré et éternel.

Le second soir du voyage dans le désert, comme d'inquiétants symptômes commençaient à s'affirmer, Hermes demanda à Bill de chanter. En écoutant se succéder les blues et les songes il buvait sa réserve de whisky. Il en but tant qu'au jour il était ivre. Et lorsqu'il fallut partir il dormit sur son cheval, sans se soucier de rien.

Quelque chose le dégrisa soudain. Ce fut la vue d'une maison en bois qui portait une enseigne de parfumerie. Il se frotta les yeux, regarda à nouveau la maison en bois et la plaine sinistre, et sûr enfin de ne pas rêver, il sauta de cheval et courut à la porte où était accroché un petit écriteau laconique Fermé.

Hermes n'était pas robuste. The fit sauter la porte et tous trois entrèrent. C'était bien là en effet un intérieur de parfumerie. Fermé, pourquoi ? Mais pourquoi

avait-il été ouvert? Quel fou? Ou plutôt, quelle folle, dit Nu-Un qui tenait une photographie trouvée sur la table devant la machine à écrire. Hermes siffla entre ses dents. Derrière le portrait, quelques mots: – Pourquoi ceux qui trouveront ceci viennent-ils trop tard? Je m'en vais parce que l'humanité est injuste. Je perds mes plus belles journées pour la reconnaissance de qui? Adieu. J'ai trouvé quelque chose de mieux – Marie Azote. Hôtel de la Cordillère.

Hermes mit la photographie dans sa poche; puis il inventoria les boîtes et les flacons, débouchant et vaporisant. Quelle étrangeté dans tout cela. Sans doute quelque rose blanche, ambre hindou, chypre ou œillet, mais combien de parfums mystérieux, de savons et de poudres inattendus? En proie à une excitation subite, Hermes entassa un grand nombre de paquets dans un sac, fit un compte approximatif du tout, signa un chèque de la valeur de son emplette, le posa sur la table et sortit en entraînant ses guides. Au contact de l'air extérieur il fut repris de son ivresse, et ne se maintint en selle qu'avec peine.

Il s'endormit vite et ne s'éveilla qu'en arrivant en bas des pentes, à la sortie du désert. Il alla sur-le-champ au grand caravansérail qui portait le nom d'Hôtel de la Cordillère.

Le gros Mexicain borgne donna à Hermes l'adresse laissée par Marie Azote. Mais les trois voyageurs ne s'arrêtèrent pas là; ils demandèrent l'hospitalité qui leur fut accordée aussitôt.

BOY HERMES était allongé sur une natte au milieu de coussins. Il avait de l'alcool et du tabac, et devant lui, accroupie, la femme au sourire figé l'écoutait parler.

– Tu es une belle poule, tu sais. Belle, belle, belle, très belle. Tu as l'air en cuir. Tu as une sale gueule, mais tu es une belle poule tout de même. Moi, j'aime les belles poules. Je voyage pour en trouver. Tu sais, je voyage parce que je m'emmerde. Mais ce n'est pas ça. Il faut trouver autre chose. Les Allemands, les Russes, les Anglais, les Français, les Cafres, zut! Les lacs, les montagnes, les villes, la nature, je ne peux plus les digérer. Mon petit, c'est fini. Je dégueule des paysages. Tandis que toi tu es moche. Tu me dégoûtes avec ta gueule en cuir et tes nichons en noix de coco. Tu as les jambes trop courtes et tordues. Je veux coucher avec toi parce que tu me dégoûtes. Et je crois que je ne pourrai jamais. Mais c'est un point d'appui. Et puis après? Il y aura un petit moment froid à passer. Je me tuerai, oui je me tuerai. Tiens, je me tuerai jeudi en quinze. Si je ne me tue pas – tiens, je me ferai putain comme toi, oui comme toi, putain, putain. Tu ne sais pas ce que c'est? Ange, chou-fleur ou belle-mère, c'est la même chose pour toi, ah, pouffiasse en susucre. Et je coucherai avec saint Denis ou Christophe Colomb. Hé! petite mémerde à la sauce pivoine, dis quelque chose? Si je pouvais seulement te faire crier un peu? – Et c'est moi qui cherche le plus fort que moi! Dans les oreilles, dans les oreilles. Les trompettes, vite, les trompettes. Je vois ce que c'est – tu veux te jeter sur moi. Mais viole-moi, hein, pas de consentement. Attention au